

DENIS
JEAMBAR

PORTRAITS

crachés

Flammarion

Extrait de la publication

DENIS
JEAMBAR

PORTRAITS

crachés

«Le jeu et le hasard ont guidé ce livre. Le désordre des souvenirs a dicté l'entrée en scène de chacun de ses personnages. Ni chronologie, ni hiérarchie. Présidents, ministres, vedettes, artistes, capitaines d'industrie, ils ont surgi au gré de ma mémoire.»

De Mitterrand et Sarkozy à Lauren Bacall et Rostropovitch, en passant par Ségolène Royal, Jacques Chirac, Lionel Jospin, Jean-Luc Lagardère, Charles Pasqua, Serge Dassault, mais aussi Jessye Norman, Leonard Bernstein, Anouk Aimée, Louis Chedid, Michel Petrucciani, et bien d'autres monstres sacrés ou monstres politiques du dernier demi-siècle, Denis Jeambar nous promène dans ses souvenirs et brosse une galerie de portraits magnifiques.

Il nous fait partager des moments qu'il n'a jamais racontés, des scènes drolatiques, tendres ou cruelles, qui font tout le sel de ce livre.

Avec son sens aigu du portrait, son style remarquable, et une sincérité de ton assez rare, Denis Jeambar révèle à traits de plume ces personnalités côtoyées au fil d'une riche carrière journalistique. Quelques anonymes aussi, chers à l'auteur, trouvent leur place dans ces mémoires en creux qui dévoilent l'homme autant que le journaliste. « Sur mon chemin de grande randonnée, écrit-il, je n'ai fréquenté que de belles maisons. Dans leur confort, j'ai pu à satiété me détourner de moi-même pour découvrir les autres. »

Journaliste et écrivain, Denis Jeambar a été notamment directeur de la rédaction du Point, président d'Europe 1, président et directeur de la rédaction de L'Express. Il est l'auteur d'une vingtaine d'essais et romans, dont Le Défi du monde (avec Claude Allègre, Fayard, 2006), Nos enfants nous haïront (avec Jacqueline Remy, Seuil, 2006), Accusé Chirac, levez-vous ! (Seuil, 2005), Les Dictateurs à penser (Seuil, 2004), et L'Inconnu de Goa (Grasset, 1996).

Flammarion

Portraits crachés

DU MÊME AUTEUR

Essais

Le P.C. dans la maison, Calmann-Levy, 1984.

Éloge de la trahison : de l'art de gouverner par le reniement,
avec Yves Roucaute, Seuil, 1988

Le poisson pourrit par la tête, avec José Frèches, Seuil, 1992

Le self-service électoral : les nouvelles familles politiques, avec
Jean-Marc Lech, Flammarion, 1992

La Grande Lessive : anarchie et corruption, avec Jean-Marc
Lech, Flammarion, 1995

Un secret d'État, Odile Jacob, 1997

La République silencieuse, avec Jean Peyrelevade, Plon, 2002

Les Dictateurs à penser, et autres donneurs de leçons, Seuil, 2004

Accusé Chirac, levez-vous !, Seuil, 2005 et Points, 2006

Nos enfants nous haïront, avec Jacqueline Remy, Seuil, 2006
et Points, 2007

Le Défi du monde, avec Claude Allègre, Fayard, 2006

Entretien

Questions de France, entretien avec Claude Allègre, Fayard, 1996

Romans

Sur la route de Flagstaff, Stock, 1980

Dieu s'amuse, Robert Laffont, 1985

Daisy, Robert Laffont, 1992

Le jour où la girafe s'est assise, Arléa, 1994

L'Inconnu de Goa, Grasset, 1996

Biographie

George Gershwin, Mazarine, 1982 et 1998

Beau-livre

Chronique des années 70, photos d'André Perlstein, Seuil, 2010.

Denis Jeambar

Portraits crachés

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction de Clarisse Cohen

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-5221-9

À Paloma, Barnabé, Lothaire et Ombeline

« Arriva l'heure du crépuscule, un murmure de voix monta du rez-de-chaussée, et ce fut là, soudain, dans le ciel, juste au-dessus de la pelouse, comme une envie fiévreuse de courir le monde, de poursuivre à jamais sa jeunesse enfuie – la lune éclatante et inaccessible. »

Love Boat, F. Scott Fitzgerald

AVANT-PROPOS

Tant de choses sont tues quand on fréquente les allées du pouvoir. Tant de choses qui, pourtant, mériteraient d'être racontées. Se risquer enfin à les dévoiler ? Et dire à voix haute ce que l'on a parfois pensé tout bas ? La tentation était grande. Je n'y ai pas résisté longtemps.

Le jeu et le hasard ont guidé ce livre. Le désordre des souvenirs a dicté l'entrée en scène de chacun de ses personnages. Ni chronologie, ni hiérarchie. Présidents, ministres, vedettes, artistes, capitaines d'industrie, et quelques chers inconnus, croisés ou côtoyés, ils ont surgi au gré de ma mémoire. Certains n'ont pas franchi la porte de ce voyage. Sans doute l'auraient-ils mérité autant que d'autres mais, dans cette archéologie de ma vie, j'ai évoqué les empreintes que je redécouvrais à l'instant même où je m'installais devant mon clavier. Je n'ai rien trié, reclassé ni ajouté après avoir mis un point final. J'ai procédé à la manière de Jean Cau dans ses admirables *Croquis de mémoire*¹, dont j'avais aimé l'insolence, la cruauté, la tendresse, et par-dessus tout la liberté

1. Jean Cau, *Croquis de mémoire*, Paris, Julliard, 1985.

Portraits crachés

de ton. À son image, glissant au fil des mots, j'ai laissé surgir des anecdotes, des dialogues, des impressions et des jugements qui n'engagent que moi.

Je ne suis pas de ceux qui imaginent leur existence passionnante. J'ai simplement eu la chance de pouvoir réaliser mon rêve de gosse : devenir journaliste. *Paris Match*, *Le Point*, Europe 1, *L'Express* et, pour finir, une échappée au pays du livre, aux éditions du Seuil. Sur mon chemin de grande randonnée, je n'ai fréquenté que de belles maisons. Dans leur confort, j'ai pu à satiété me détourner de moi-même pour découvrir les autres. Jamais je ne me suis lassé de les observer, qu'ils soient petits ou grands, anonymes ou célèbres. Ma sévérité envers certains se nourrit toujours de faits. Elle frappe surtout les puissants. Les critiques ne sont que le revers de mes attentes et, au fond, de mon estime trahie. Comme l'a écrit Régis Debray, c'est seulement dans les grands élans que l'on découvre les petits secrets ou la vérité cachée des êtres que l'on croise. Ma folle curiosité ne se désaltère pas avec le temps qui passe, les illusions envolées, les espoirs déçus et les bonheurs heureusement rencontrés.

Dans les portraits de ces hommes et de ces femmes, j'ai bien conscience aussi de me dévoiler. On peut se raconter en racontant les autres. Ce n'est pas l'essentiel mais je voudrais surtout qu'au terme de cette escapade dans quelques-uns de mes souvenirs s'impose l'idée que j'ai aimé la compagnie de mes semblables. Ils ont toujours été au centre de ma vie.

FRANÇOIS MITTERRAND

Son altesse avait le cul bas. François Mitterrand était un monarque et un paysan. Du monarque, il avait le port de tête altier, voire hautain, et le masque poudré. Du paysan, la charpente épaisse, épaules carrées, pattes courtes, fessier au ras du sol. Ses traits princiers l'élevaient. Son physique terrien l'enracinait. Morphologiquement double, il était aussi psychologiquement ambigu.

J'en eus la preuve, la seule fois où je l'interviewai. C'était en septembre 1987, au cœur de la première cohabitation. La tension politique était extrême entre le chef de l'État et son Premier ministre de contrainte, Jacques Chirac. L'élection présidentielle de 1988 était en ligne de mire et François Mitterrand entendait préserver toutes ses chances. La maladie, on le sait désormais, le consumait sans pitié, mais son appétit de pouvoir demeurait dévorant, son envie d'en découdre était incandescente et sa volonté d'écraser son rival enragée. Son conseiller personnel, Jacques Pilhan, lui avait mitonné un show télévisuel en direct sur TF1 dans une nouvelle émission, « Le Monde en face », animée par Christine

Ockrent. Du sur-mesure pour réduire les risques et, surtout, organiser un effet de surprise puisque personne ne l'avait précédé dans cet exercice. À neuf mois de la présidentielle, il s'agissait de donner le ton de la rentrée, de reprendre la main et d'imposer un calendrier. Une broderie médiatique raffinée que François Mitterrand voulut compléter avec un entretien quasiment simultané que publierait l'hebdomadaire *Le Point*. Pour parachever son offensive politique, il entendait instiller dans l'encre de ce texte la première dose du poison anti-chiraquien concocté pour sa future campagne électorale.

Avec le recul du temps, ce travail d'artiste de la politique prend valeur d'exemple, mais nul ne comprit alors clairement que cet assaut était le préambule de son offensive du printemps 1988. Il en dévoilait pourtant la stratégie : se présenter comme le rassembleur des Français face à un Jacques Chirac transformé en représentant dangereux d'une bande de factieux cupides.

L'interview me fut présentée par Jacques Pilhan comme un geste d'amitié. Dix ans plus tôt, nous nous étions connus en dehors des chemins de la politique par l'intermédiaire de nos épouses. Ce ludion virevoltant d'intelligence, inventeur de la communication du désir, gestionnaire subtil de l'agenda politique, voulait m'offrir un coup retentissant. Il le fut, en effet, au-delà de toute espérance pour *Le Point* et pour le président, car l'amitié se conjugua avec les calculs et intérêts du Prince. François Mitterrand avait décidé, en effet, de tirer à boulets rouges sur la Commission nationale de la communication et des libertés, la CNCL, qui avait remplacé en

1986 la Haute Autorité de la communication audiovisuelle pour réguler le monde de la télévision et de la radio. Il souhaitait discréditer tout aussi bien l'institution que son président, Gabriel de Broglie, nommé par Jacques Chirac.

Pilhan m'avait promis du saignant, mais il exigeait la Une du journal et un droit de regard sur le visuel de couverture. Cet engagement me répugnait, car il était contraire à ma déontologie. Chef du service politique, je n'avais pas, en outre, le pouvoir de prendre cette décision. Je m'en ouvris donc à Claude Imbert, le patron de la rédaction, et nous décidâmes, d'un commun accord, d'accepter les conditions du troc qui nous était imposé sous la condition suspensive d'un entretien explosif. Nous jouions au poker, « pour voir », car le monarque, soucieux de préserver toute son énergie pour l'épreuve du direct, ne voulait pas me rencontrer avant son passage dans l'émission de Christine Ockrent. Or celle-ci se déroulait le jeudi soir de 20 h 30 à 22 heures et *Le Point* « bouclait » le lendemain à 13 heures. Les princes n'ont pas d'heure et leur bon vouloir s'impose à tous. Il fallut capituler et avancer à l'aveugle. Nous aurions douze heures pour décrypter l'entretien, le rédiger, le faire relire, autre exigence élyséenne, et l'expédier à l'imprimerie. De manière extravagante, le rendez-vous avec le chef de l'État me fut donc fixé le jeudi à 22 h 30. Un nocturne présidentiel, en quelque sorte.

Naturellement, je pris soin d'arriver à l'Élysée très en avance. J'étais accompagné du photographe Manuel Bidermanas. Il connaissait bien François Mitterrand, car il avait été l'auteur de ses affiches de campagne en 1974. Mon assistante, Monique Boubal, une belle femme dans

la quarantaine, avait pour mission d'enregistrer notre conversation et de me décharger de cette préoccupation. François Mitterrand n'avait pas la réputation d'être ponctuel. Ce fut donc sans surprise, mais non sans sueurs froides, que nous vîmes les minutes s'écouler. On nous informa, au bout d'un certain temps, que le chef de l'État nous recevrait finalement vers 23 h 30. Mis en appétit par sa performance télévisuelle, qui fut de fait un succès, il avait décidé d'avaler quelques huîtres chez Lipp, dans ce Saint-Germain-des-Prés qu'il avait si souvent arpenté le soir, le regard concupiscent toujours à l'affût d'une femme à conquérir. Depuis sa jeunesse étudiante, Saint-Germain, épicerie de la séduction, était son royaume. Il avait envie d'en humer l'air avant de regagner son palais.

Enfin, un huissier nous fit savoir que l'heure était venue de le rencontrer. J'étais tendu, car il était tard et je me demandais comment je pourrais tenir les délais de fabrication et de parution. J'étais nerveux, car je ne connaissais pas vraiment cet homme et j'ignorais quel serait son accueil. J'étais incertain, car j'avais peur de récolter de la camelote à la place d'un scoop.

La porte de son bureau nous fut ouverte. Il se tenait debout, à la droite de sa table de travail, à cinq ou six mètres de nous. Je m'avançai vers lui en tendant la main et balbutiai un « bonsoir Monsieur le Président » mal embouché. J'ai toujours rechigné à prononcer des mots révérencieux, sinon en recourant à l'ironie. En dépit d'un clignement de paupières presque compulsif, son regard s'empara littéralement du mien. Je fus surpris par son acuité. Il me fixait et me radiographiait. Je souris

mais ne baissai pas les yeux. Sans le défier, j'acceptai cette mise à nue psychologique. C'était bel et bien une épreuve, un examen de passage. François Mitterrand voulait savoir s'il pouvait traiter avec moi. Jamais je n'avais éprouvé auparavant un tel sentiment de déshabillage. De cet homme, j'ai d'abord, et surtout, retenu ces traits : sa vigilance devant l'autre, sa méfiance instinctive de fauve, ces petits yeux en vrille qui vous transforment en proie avant de décider si l'on doit vous déchiqueter ou vous épargner. Il n'était pas question de me faire confiance ou de créer le moindre lien. Même enveloppée de royale courtoisie, et en dépit des assurances qu'avait dû donner Jacques Pilhan sur ma personne, sa prévention à mon endroit, et sans doute face à tout inconnu, était naturelle et irréfragable. En me soumettant à son scanner oculaire, il cherchait simplement à savoir si je méritais le cadeau journalistique qu'il s'apprêtait à me faire. Cet examen détermina, me semble-t-il, la qualité de l'interview. Probablement l'ai-je réussi, car la foudre tomba sur Jacques Chirac et le tonnerre médiatique retentit bruyamment.

À peine m'eut-il jaugé que François Mitterrand changea de personnage. L'homme à femmes se tourna vers mon assistante, et l'atmosphère se transforma du tout au tout. Son corps se relâcha, son regard devint caressant et, alors qu'il m'avait contraint à l'allégeance en m'obligeant à aller vers lui, il s'avança vers elle, lovelace conquérant, sucré et charmant. Le dragueur de Saint-Germain-des-Prés était de retour. Don Juan savait jouer d'un sourire d'autant plus enjôleur qu'il avait limé, avant son élection de 1981, ses canines trop pointues qui donnaient jusque-là à sa bouche un air draculesque. Il était

frémissant, plus séduisant que sensuel, d'un naturel confondant dans sa démarche, soudain moins trapu et plus léger, les lèvres humides de désir, les yeux maintenant drapés de velours, assumant sans masque et sans vulgarité son goût pour cette femme. En une fraction de seconde, je compris que la partie était gagnée. Sa prévention s'était envolée. Il ne décevrait pas... mon assistante. Il allait lui montrer son talent politique, la conquérir par le verbe, faute de pouvoir la posséder. Comme s'il avait été totalement absorbé par cette rencontre, il salua Manuel Bidermanas en feignant ne pas l'avoir vu entrer dans son bureau. Il fit l'étonné, exprima sa surprise et son plaisir de le retrouver, pris d'une forme de gaieté qu'alimentait une soirée réussie, d'abord à la télévision, puis au restaurant, et qu'il allait maintenant parachever en laissant s'exprimer sa verve et sa cruauté oratoire dans une conversation qui blesserait ses ennemis.

Animé enfin par une solennelle gentillesse, il nous invita à nous asseoir tandis qu'il prenait place, comme avec tous ses hôtes, dans un canapé, laissant le poids de son corps reposer sur un accoudoir avec une sorte d'alanguissement féminin. Il nous désigna nos fauteuils, moi à ses côtés sur sa droite, face à lui mon assistante et Manuel Bidermanas, avant qu'il ne prenne quelques photos de l'entretien. Ses collaborateurs, Jean-Louis Bianco, alors secrétaire général de l'Élysée, Jacques Pilhan et Gérard Colé, son conseiller officiel en communication, n'eurent pas droit à autant d'égards. Il les ignora : pas un regard, pas un mot, une froideur paralysante. Comme s'ils n'existaient pas. Transformés en statues de sel, muets, tous les trois debout, alignés derrière

nous en ordre de taille décroissant – Bianco, très grand, Colé plus petit, Pilhan, encore plus petit –, ils me firent penser aux frères Dalton. La scène, surtout, était humiliante et pathétique. Hors de sa présence, ces trois hommes parlaient en son nom, tenaient leur légitimité de leur proximité avec lui, manifestaient une autorité tout élyséenne et revendiquaient un pouvoir considérable. Sous nos yeux, ils étaient renvoyés au rang de simples laquais n'ayant pas l'autorisation de s'asseoir devant leur maître, incapables eux-mêmes de refuser cette mortification publique et de s'installer sans feu vert présidentiel sur une chaise ou un fauteuil. Ce trio était l'incarnation de ce qu'était devenu l'Élysée : une cour où le monarque écrasait les courtisans de sa superbe.

François Mitterrand était un autocrate animé par la conviction qu'il ne devait rien à personne et que ses proches collaborateurs, en revanche, lui devaient tout. Président élu certes, mais de droit divin dans l'exercice de sa fonction, ne tolérant pas que l'on puisse se hisser à son niveau ou penser qu'on l'influençait. Les trois hommes restèrent ainsi, immobiles et silencieux, pendant les soixante-dix minutes que dura l'entretien. Seul François Mitterrand était à la manœuvre, démolisseur enjoué et féroce de la CNCL et, par ricochet, de Jacques Chirac. Une phrase, ciselée, allait mettre le feu : « La CNCL n'a rien fait jusqu'ici qui puisse inspirer le respect. »

La mise en pièces était parfaite, et je me réjouissais en mon for intérieur. J'avais entre les mains de la dynamite, le pari pris était gagné mais il fallait faire vite. Je n'avais que la nuit pour décrypter l'entretien, le transmettre dès

l'aube à l'Élysée qui devait me le retourner avec les corrections du chef de l'État, avant 13 heures.

Il était une heure moins vingt du matin quand l'interview s'acheva. Nous nous levâmes pour prendre congé mais, mû par la curiosité, je ne pus m'empêcher de dire à François Mitterrand : « Je vois que vous vivez avec vos grands travaux. » Dans un angle du bureau était disposé sur une sorte de lutrin un vaste plan des travaux du Louvre fait de montages photographiques. Que n'avais-je dit ! Avec une délicatesse, encore féminine, il posa sa main gauche sur mon avant-bras et d'une voix douce, affectant l'étonnement, il m'interrogea : « Ça vous intéresse ? » Malgré la course contre la montre dans laquelle j'étais lancé, je ne pouvais répondre « non », et puis je mourais d'envie de l'entendre sur ce sujet. Je ne lui avais pas encore dit « oui » qu'il m'entraînait déjà vers ce magnifique montage pour me délivrer, vingt minutes durant, une éblouissante leçon d'histoire et d'architecture. Il parla en roi de France, s'inscrivant, sans le dire ouvertement bien entendu, dans la lignée monarchique dont il entendait poursuivre l'œuvre nulle part ailleurs qu'au Louvre. L'histoire du pays était là bien plus qu'à l'Élysée, et il voulait y laisser sa marque en héritier des Bourbons, des Capets et des Mérovingiens. La pyramide le plaçait au cœur de l'identité du pays pour toujours. Il savait tout de ces lieux, leur passé, leur ordonnancement. Malicieux, il me fit découvrir que l'axe Étoile-Concorde aboutissait non pas au centre de la cour Richelieu mais dans son angle droit. Il me rappela que la pyramide était la mère des formes architecturales, remontant aux temps égyptiens et faisant ainsi, mine de rien, le lien entre lui

N° d'édition : L.01ELKN000338.N001
Dépôt légal : janvier 2011